

Premier numéro - 2023

Revue littéraire du Cinquantenaire

Poésie, prose et divers édifiants

Je m'offre à chacun comme sa récompense ;

Je vous la donne même avant que vous l'ayez méritée.

Le don de soi-même, V. Larbaud

Mot d'introduction

Si nous ne sommes pas (et encore) des bras cassés, force est d'admettre que la présente entreprise émerge de jeunes gens impréparés, ayant la bonté de rallier la volonté vague mais réelle de l'initiateur.

Cette volonté est en grande partie celle de se donner, à terme, un milieu, dont l'absence peut peser. Il est certainement bien des raisons, plus ou moins déplorables, qui peuvent expliquer cette absence, entre les caractères plus ou moins grégaires, l'inexistence pure et simple, les distances d'âge (qui n'empêchent rien à deux individus, mais est plus problématique lorsqu'il s'agit de groupes) et spatiales, l'ignorance...

C'est ainsi qu'à notre échelle nous lançons la Revue littéraire du Cinquantenaire.

Par la publicité – tâche ingrate impliquant le contact avec d'abrutissants écrans lumineux – tant que par la création de notre site internet, sur lequel une partie seulement de nos écrits sera reprise, nous tenterons d'élargir tant la participation que le lectorat.

Nous n'excluons d'emblée aucune part de la production

littéraire, poésie, prose, récit intime,... et tenterons quelques fois de proposer des articles d'ordres culturels ne relevant pas de la création, groupés sous l'appellation drolatique de « divers édifiants ». La chose politique, sociale, ne nous enthousiasme guère, et notre militantisme tentera de se cantonner aux sujets désuets, à l'exception de tout ce qui pourra augmenter notre urbanité.

Au contraire de bien de nos compatriotes, nous n'avons pas le goût des périphéries, et c'est sous l'égide du Cinquantenaire et de l'avenue de Tervueren que nous inaugurons cette publication qui paraîtra... à chaque fois qu'elle le pourra.

Afin de permettre une mixité générationnelle et favoriser des écrivains en devenir, l'âge moyen de l'ensemble des contributeurs tendra à ne pas dépasser celui de la population belge (42 ans). Les écrits non repris pour cette raison seront prioritaires au numéro suivant.

J. G.

Poésie

Marco Barbieri, né en 1995, réside à Castellanza¹

De l'origine

Au principe, il y avait l'origine.
Après ça, dans un éclair soudain
et un raclement de la terre
le début fut,
et les choses n'étaient plus les mêmes.

Des contes-fleuves commençaient
et terminaient sans cesse,
l'un sur l'autre, impatientement :
la furie de l'histoire
lavait les chiffons du monde, en tout oubliant.

¹ Si notre revue vise à un relatif localisme, c'est toutefois un poème d'un contributeur italien qui l'inaugurera. Si le texte contient des tournures inusitées, il nous a semblé qu'elles n'étaient en rien dommageables au texte d'un auteur pour lequel le français est une langue étrangère. Cela su, le lecteur ne s'arrêtera pas sur cette tonalité curieuse, sauf pour l'apprécier.

À son regard les survivants de l'autre temporalité,
presque muets, avaient l'apparence des déments
ou peut-être des hommes primitifs,
qui encore attendent
assis autour d'un feu intermittent.

Ce qu'ils ne savent – et qui seul constitue
la différence entre eux et nous –
est que l'origine ne se passe jamais :
plutôt, elle se découvre pleine
à l'émergence du réel. Ici le salut.

Carino Bucciarelli, né en 1958, réside à Châtelineau

Retour à la poussière III

Le monticule de poussière de l'autre côté du parc,
que le vent amenuise de seconde en seconde,
c'est lui,

j'en suis maintenant certain.

Je devrais bien me résoudre à quitter ce banc
afin d'aller protéger les restes de mon père
de mes deux mains
et rester dans cette position
jusqu'au retour du beau temps.

Misérable paresse,
il me faut quatre semaines pour traverser la pelouse
et me retrouver devant un sentier de terre battue
plus plat et vide qu'une table.

Selin Dalcinar, née en 1997, réside à Bruxelles-ville

Pissou

Mes yeux vers elle qui observe
ses yeux vers la vie qu'elle observe
Tu étais un chat de gouttière
Que devais-tu te dire en voyant toute cette vie dehors ?
Je pense à ces moments où tu étais seule devant cette fenêtre
à attendre des heures, des journées
que je rentre
à observer tous ces gens
Je pense à ces gens qui ont vu ma jolie Pissou

Ma belle Pissou
Depuis que tu n'es plus là
C'est tellement douloureux de croiser les regards de ces autres
chats, depuis leur fenêtre,
qui eux aussi observent et attendent

Goossens le Énième, né en 1996, réside à Etterbeek

Le sabbatéen moderne

Je suis le sabbatéen moderne
Celui qui se fond parmi ses peuples préférés
Pour leur offrir l'éternité
Par la mémoire juive.

Je me réjouis et participe de leurs plus hautes réalisations.

(Mon âme est d'Israël, et mon amour est pour les Nations,
Notre durée est une arche, où nous sauvegardons vos noms,
Jusqu'au jour des Morts où sans avoir perdu le fil
Nous vous retrouverons,
Alors nous vous rappellerons, vous ébahis et amnésiques, ce
que vous fûtes,
Et, réellement, vous serez sauvés par vos beautés
Que pieusement nous avons conservées.)

Je suis le juif qui n'a pas oublié
Que l'exil est d'abord un drame.
Et si je finis errant l'on pourra dire de moi, les poches pleines
de terre,
Il rêva d'immobilité.

Le énième

Le énième
Doit bien être
Quelqu'un,
Le énième doit bien être
Quelque part,
Unique, dans la succession,
Isolé de son père,
Isolé de son fils,
Quoique fils de son père,
Quoique père de son fils,
Porteur de son monde spécifique,

Au énième,
Hier et demain,
Pardonnez,
Sa fantaisie

(Hier proche, pardonne ma fantaisie
Ou ce qui semble telle).

Si vous ne pardonnez, vous oublierez,
Quoi qu'il en soit
L'exception même
Se couvrira de poussière
Et sera indissociable
De sa trame,

Familiale, historique.
Et si détail, pour qui ?

Restera ce qui fût, les porteurs
Amnésiques de noms délavés, et l'errance, intacte.

Philippe Lekeuche, né en 1954, réside à Namur

Petite poésie 26

J'ai froid, j'ai peur, l'abîme du Temps m'effraie
Tel l'espace abyssal du Cosmos
Et gèle ma pensée en ce gouffre avide
S'y perd ma solitude, statue errante

Non, ce n'est point l'Amour qui meut les étoiles
Cet univers inhabitable est une hantise
Le Créateur y répand son absence
Se tient-Il au-delà ? Nul ne le sait

Mais toi, bel amour étrange, tu vis
Dans ma ville, toi si proche et dont le désir
M'émeut, nous prendrons l'un de ces jours
Un café ensemble, dans un vieux bistrot chaleureux

Jean-Loup Seban, né en 1948, réside à Etterbeek

L'Arc du Cinquantenaire

Ce qui fait un grand roi ? La générosité
Envers ses bons sujets, l'amiable clémence
À l'égard des vilains, mais aucune indulgence
Pour les vils intrigants et leur cupidité.

Car le salut du peuple est sa première offrande
Sur l'autel du Destin dans l'Ordre féodal.
Comme il règne par Dieu, le devoir pastoral
Dans l'humaine mémoire illustre sa légende.

Oui, notre dynastie éclaire l'univers,
Depuis que la Belgique offre, au cœur de l'Europe,
Un vertueux Parnasse, où chante Calliope,
Un havre démocrate aux langages divers.

Triomphe impérial, l'Arc du Cinquantenaire
D'un soleilleux empire ordonne l'avenir,
Car le roi bâtisseur, pour la ville à venir,
Convoqua les talents du monde sublunaire.

Prose, récit intime

Julien Goossens

Découverte de la promenade

Vers quinze-seize ans, après la fuite orgueilleuse de mon école secondaire pour n'y pas doubler, et un passage assez funeste à l'école de jury central du Bois sauvage, j'aboutis à l'Institut Taisnier, qui serait mille fois recommandable s'il existait encore.

À une rue de l'appartement occupé de mon enfance à mes vingt-deux ans, je revenais chez moi sur l'heure de midi. Un jour, ayant quitté le domicile avant le départ de ma mère, je constatais ne pas avoir emporté les clés et cet oubli précis bouleversa mon rapport à l'espace, ce fut ma première promenade sans but identifié.

Dans mon souvenir persiste surtout le Boulevard Saint-Michel. Si je devais déjà être allé avec ma mère ou un ami à un parc, c'était plutôt en passant, à des fins muséales ou touristiques. Je ne sais ce qu'il en est pour la plupart des adolescents de quinze ans, mais si le terme est juste, je n'avais jamais flâné (ou erré le

pas lent, si l'on a l'esprit moins poétique). Très vite, réalisant l'étendue des possibles, c'est comme une salive qui m'est monté à la bouche. Et sans trop pouvoir discerner pourquoi, la nuit – qui m'était, elle aussi, inconnue – s'y est immédiatement associée.

Ces débuts tâtonnants rendaient assez songeuse ma mère : je sortais, mais à peine quinze minute il me semble ! Allant de la rue Charles Legrelle à la rue Père de Decken, revenant.

C'est dans cette dernière rue que cela s'est épaissi. Le silence, la présence des bancs, les luminaires, j'appréhendais une ambiance nouvelle, qui me semblait moderne et recueillie. Peu à peu, je commençais à m'asseoir. À quinze ans, et bien longtemps après, l'on n'est pas des plus lucides. Je m'attendais à trouver l'amour, une jeune fille, qui aurait été esseulée comme moi, qui aurait goûté ce cadre propice à mes envolées quasi-messianiques. L'expérience m'apprit, et il est dur de se regarder rétrospectivement avec sérieux, que les jeunes filles ne se risquent pas au dehors, à minuit, une, deux ou trois heures du matin à des fins esthétique-romantiques. Âmes plus pratiques, ou parents plus inquiets, c'est ainsi. Si elles ont existé toutefois, je ne les ai, hélas, pas rencontrées. Passons ce point fondamental des débuts et disparu aujourd'hui. Avec ces

incursions brèves rue Père de Decken, j'ai un autre souvenir, majeur, fondateur pour ma sensibilité, c'est l'avenue de Tervueren découverte de nuit.

Je revois comme alors ces pavés, ce lampadaire, ces immeubles augustes, plus impressionnants encore dans l'obscurité, de l'endroit plus large à l'intersection père de Decken – avenue de Tervueren, ce mélange de gris et de verdâtre. Cette pesanteur, l'impression que le décor concoure à nous rendre plus sérieux, ou plus profond, ou « aggravé ».

Cela fait maintenant plus de dix ans que je parcoure presque chaque nuit, peut-être une sur deux, cet espace immense, cette avenue qui n'en finit pas, inspirant, des idées d'attente, de modernité, de « quelque chose au bout », mais plus simplement dispensatrice de beautés variées, de ce qui est la plus grande avenue moderne de Bruxelles, mieux conservée, plus élégante, que l'avenue Louise. Affecté d'un trouble du sommeil, me faisant connaître, au détriment de ma fonctionnalité, le cœur de la nuit, l'avenue de Tervueren est l'avenue que j'ai le plus fréquentée, et à laquelle je voue un souci et un amour presque personnel.

Alban Grandjean, né en 1995, réside à Braine-l'Alleud

Avenue de Tervueren

Je remontais cette large avenue bordée d'arbres majestueux alors que le soir lentement tombait sur la ville. Les silhouettes massives de ces platanes et marronniers centenaires se détachaient, sombres, sur des cieux pâlistants. Lovée entre de puissants rameaux, la lueur chaude des réverbères, en avance sur le crépuscule, leur assurait une beauté toute désintéressée. Elle avait pris le temps de resplendir pour elle seule, avant de prodiguer, magnanime, aux êtres et aux choses qui l'entouraient quelques parcelles de son éclat. Bientôt, les frondaisons se pareraient de lumière, aiguisant de leur discret bercement les jeux d'ombre du soir.

Au travers de leur haut port, sur le trottoir opposé, s'alignaient d'anciens hôtels de maître aux portes cochères illuminées. Un sentiment de paix, de temps long feutré en émanait et apaisait ma marche vespérale, comme rassurée à l'idée que la vie devait s'écouler douce et sereine derrière le chatolement de ces portes de verre.

Émile Theys, né en 1996, réside à Schaerbeek

Renaissance

On la croyait immuable, elle couronnait la Belgique depuis ses débuts et pourtant, la monarchie s'était écroulée. À l'approche de son bicentenaire, alors qu'on réfléchissait déjà aux célébrations qui auréoleraient cet anniversaire, un scandale financier tâcha le trône et le fit vaciller.

Tout avait commencé outre-Québécois, lorsque quelques journalistes trop curieux révélèrent un scandale au nom d'île caribéenne. Les informations fuitèrent, révélant une liste de mauvais payeurs, de filous qui avaient enterré des magots destinés au fisc sur des plages de sable fin et à l'ombre des cocotiers. Le gouvernement belge fut bien sûr inquiet, comme la plupart de ses homologues européens, et ce, toutes couleurs politiques ou langues confondues. L'escroquerie sembla effacer les divergences d'opinions. Plus étonnant encore c'était la présence d'une grande partie de la famille royale belge, le prince L., décédé quelques mois plus tôt en brillant second et la reine M. en capitaine de cette flibusterie sans précédent. Un nom manquait, celui du Roi, de ce pauvre P. dernier, qui n'était

au courant de rien, trop mésestimé que pour apparaître comme un arnaqueur efficace.

Une terrible tempête politico-médiatique avait secoué le pays. À la suite du souverain tombèrent le gouvernement et les deux chambres. La colère des gens, devant cette nouvelle injustice des puissants favorisa les partis d'une opposition des plus rigoristes. Le nouveau parlement provisoire confia la régence à un citoyen tiré au sort, proclama la déchéance de la monarchie et présenta la constitution de la première république de Belgique. M. et ses enfants fuirent le pays pour quérir la chaleur du continent sud-américain et surtout l'aide d'un puissant ami de la Reine déchue, qui avait fait fortune dans le cacao. Dans cet imbroglio de décisions, on en oublia presque le Roi qui n'avait donné son avis ni aux nouveaux maîtres du pays, ni à son ex compagne. Il eut bien quelque espoir lorsque la question d'une éventuelle pension fut déposée au nouveau parlement par quelques modérés mais à une courte majorité, il fut décidé qu'on laisserait le souverain sans le sou.

On y pense peu, mais il est très difficile pour un monarque déchu de trouver un logement ou un emploi. Même si la colère de la rue s'était estompée et qu'on l'accueillait maintenant avec une certaine pitié, on lui expliquait que Roi n'était pas une

expérience professionnelle très valorisée sur le marché du travail actuel. De même, il était incapable de fournir à quelconque bailleur une preuve que sa dernière location s'était passée sans heurt. Les quelques restes de sa fortune partirent dans un petit appartement près de la place Flagey. Par dérision, quand il allait chercher des frites, ce qui était plutôt courant, il n'avait jamais appris à cuisiner, le gérant qui était réputé dans tout le quartier pour son humour pinçant lui demandait ce que désirait sa Majesté P. Ier de Flagey.

P. dernier de Belgique, ou Ier de Flagey commençait à broyer du noir, perdre un trône n'a rien d'une expérience agréable. Au plus il déprimait, au plus il attirait les attentions de son voisin de palier, Hassan, un chaleureux descendant d'immigré qui se complaisait dans une rhétorique optimiste. Petit à petit, il remonta le moral du dynaste déposé, il l'invitait à manger, le présenta à sa famille, à ses enfants qui, bien que très jeunes, avaient compris l'importance que la naissance avait donné à P. et le craignaient avec une certaine déférence, persuadés qu'il avait régné sur un pays de contes de fées, pleins de princesses captives et de dragons jaloux. Sa femme, Jamila enseigna même la cuisine au monarque déchu et ce dernier fut surpris d'à quel point il appréciait travailler ainsi de ses mains. Hassan

lui trouva un emploi dans son entreprise, la STIB, avec une formation gratuite et rapide pour apprendre à conduire des trams. De Roi des belges à chauffeur de tram, il y a pire comme destin, pensait P. quand il se levait pour se rendre au travail, dans des journées qui se remplissaient enfin d'activités. Il appréciait même posséder son propre appartement, qui chaque mois lui demandait une partie du fruit de son labeur, il en tirait plus de fierté que de n'être que le locataire provisoire d'un palais, uniquement gratifié par sa naissance à l'occuper.

Toutefois, P. fut surpris de la rapidité avec laquelle on l'oublia. Si on lui avait expliqué, dès son premier jour, que les chauffeurs de tram recevaient rarement des salutations des usagers, il ne s'estimait pas non plus un conducteur comme un autre. Après tout, aucun de ses collègues ne pouvait se vanter d'avoir le profil sur une bonne moitié des pièces de monnaie encore en circulation, que la nouvelle république remplaçait peu à peu de symboles plus neutres. Pareil quand il déambulait dans les rues, personne ne semblait le remarquer. Une année avait passé et l'on aurait dit que les Belges avaient toujours été les loyaux sujets d'un président élu. Pis encore, alors qu'il souffrait d'une grippe, à la fin d'une consultation où le monarque déposé se demandait si le docteur faisait semblant de

ne pas le reconnaître, il manqua s'étrangler quand le médecin lui demanda si « de Zaks-Kaïbour » n'était pas un nom à consonance noble. Une fois, presque par défi, il avait été visiter le palais de la République, son ancienne demeure, il avait arpenté les salles, transformées en musée d'art contemporain sans qu'aucun des autres visiteurs ne la salue ou même ne le regarde avec insistance. De temps en temps, c'est vrai, on le reconnaissait, on lui demandait comment ça allait, s'il avait des nouvelles de M. Il était étonné de la simplicité des gens. On l'appelait encore « Sire » mais on le tutoyait, on demandait de ses nouvelles comme s'il s'était agi d'un ancien camarade de classe. Seul à la STIB ses collègues lui vouaient encore une certaine déférence, agrandie à chaque fois que les nouveaux venus, avides d'anecdotes, apprenaient comment les vaisseaux du transport bruxellois s'étaient chargés de sang bleu. Une rumeur disait même que le petit dernier des de Mérode conduisait des bus de la TEC.

S'il en demeurait ébahi, ce nouvel anonymat ne lui déplaisait pas. Bien au contraire, homme d'un tempérament naturellement simple, P. goûtait de plus en plus cette nouvelle solitude. Il avait pu se remettre à la peinture, sa passion de toujours, et la plupart de ses collègues, souvent avec un certain

embarras avaient reçu une de ses croûtes en échange de la promesse trop polie de les afficher dans leur salon.

Désireux de disposer d'un peu d'espace pour ses réalisations toujours plus nombreuses, le dernier roi des belges commença à louer un petit garage au pied de son immeuble. Il accrochait ses tableaux sur les murs de béton, transformés en un kaléidoscope de couleurs où perçaient parfois les teintes vives des tuyaux et des fils électriques qui grimpaient sur les parois. Pourtant, cette annexe restait désespérément vide. Une idée germa alors dans la tête autrefois couronnée de P. La volonté de ressusciter un vieux rêve d'enfant, une antique marotte, mais à son âge, pouvait-on vraiment se le permettre ? Il ne fallut pas plus d'une semaine au monarque vieillissant pour s'apercevoir que désormais, il n'avait plus de comptes à rendre à qui que ce soit ; ainsi alla-t-il acheter les rails et la locomotive de son nouveau train électrique, résurgence d'une enfance que l'étiquette lui avait presque complètement arrachée.

Il les disposa sur une table, en une large ellipse qui sillonnait la frontière de son futur village miniature. Pendant plusieurs jours, le parcours hypnotique de la locomotive et des quelques wagons lui suffit, mais au centre de ce grand cercle de fer, toujours ce vide. Alors il acheta des maisons à monter et à

peindre et se constitua un petit village. Pour faciliter la vie de ses nouveaux amis lilliputiens, il ajouta même une grande ligne qui, traversant d'un bord à l'autre l'ellipse originelle, était un peu sa Jonction Nord-Midi à lui. Petit à petit, P. se changea en bourgmestre démiurge, il interprétait les demandes muettes de ses sujets de trois centimètres et les comblait au mieux. Ainsi son royaume s'agrandit d'une gare de fret pour renouer avec le plein emploi et d'une série de magasins afin d'occuper les congés de ses minuscules citoyens. Pour le jubilé de sa première année de règne en despote éclairé d'un royaume de plastique, il créa même un musée d'art ; il n'hésita pas à repeindre une bonne partie de ses sujets pour que ces derniers soient habillés en grande pompe pour l'inauguration. Et ainsi la vie de P. s'embobina dans une certaine routine, simple maillon d'un dense réseau de transport la journée, ces soirées et week-ends le voyaient consacré en un Dieu tout-puissant qui n'avait d'autre souhait que le bonheur de ses ouailles de caoutchouc. Sa destitution était maintenant derrière lui, son ancienne vie de palais ne lui rappelait que les mauvais souvenirs d'être toujours scruté, lui qui avait sans cesse aspiré à une vie simple et solitaire.

Il arrive parfois que les privilèges que nous donne la naissance se changent en véritables fardeaux, et tout un chacun ne peut avoir la chance de s'en débarrasser. Mais lorsque le destin, la vie ou Dieu, selon nos croyances, nous donne l'occasion de nous libérer d'un faix, mieux vaut être plus intelligent que le bûcheron de La Fontaine, plutôt se faire plaisir que souffrir, telle devrait être la devise des hommes.

Brèves - Communications

De notre correspondant à Knokke : « Avec la mer du Nord / Pour dernier terrain vague ». Aujourd'hui, force est de constater la naïveté, le peu de pragmatisme, l'insouciance poésique de Jacques Brel. Notre homme devrait effectivement, de nos jours, revoir son premier couplet, contredit par les éoliennes que nous pouvons maintenant observer le long de notre côte nationale, victoire de l'esprit pratique ! qui la nuit renvoient délicieusement des lueurs rougeâtres depuis l'horizon. Albert Linfâmie

Interpellation de Bulgarie : « Ayant eu vent des vellétés barbares de destruction de l'immeuble aux numéros 8-12, j'informe par la voie de la Revue littéraire du Cinquantenaire, que moi, Octave (écuyer) de Pacotille, citoyen belge établi en Bulgarie, ai résolu d'acquérir en grand nombre édifices remarquables, cultuels, et œuvres d'arts variées bulgares afin de les détruire. Je remercie d'avoir permis à la Revue littéraire du Cinquantenaire de m'avoir ouvert ses pages pour que mon pays bien aimé puisse être informé de mon combat confus et légitime, qui ne s'arrêtera que lorsque le 8-12 avenue de Tervueren sera sauvegardé.

Notre site internet : <https://revuelitteraireducinquantenaire.be/>

Notre mail : Revueducinquantenaire@hotmail.com

Facebook :

<https://www.facebook.com/people/Revue-litt%C3%A9raire-du-Cinquantenaire-Bruxelles/100089223282165/>

En cas d'envoi de texte prière de préciser votre année de naissance ainsi que votre commune de résidence. Un refus éventuel ne renseigne en rien sur la qualité de l'envoi.

Acquisition : contact par mail (voir plus haut)

Si vous souhaitez nous soutenir, maintenir le prix de vente à cinq euros, nous offrir une boisson chaude, un buste en marbre de Valéry Larbaud, ou encore un complexe de bureaux sur l'avenue de Tervueren : BE98 3630 5066 8493

Éditeur responsable : Julien Goossens

Table des matières

Mot d'introduction –	page 3
De l'origine, Marco Barbieri –	page 5
Retour à la poussière III, Carino Bucciarelli –	page 7
Pissou, Selin Dalcinar –	page 8
Le sabbatéen moderne, suivi de Le énième, Goossens le Énième –	page 9
Petite poésie 26, Philippe Lekeuche –	page 13
L'Arc du Cinquantenaire, Jean-Loup Seban –	page 14
Découverte de la promenade, Julien Goossens –	page 16
Avenue de Tervueren, Alban Grandjean –	page 19
Renaissance, Émile Theys –	page 20
Brèves, communications –	page 28
Informations pratiques –	page 30

Prix : 5 euros